Bull.soc.fr.hist.méd.sci.vét., 2011, 11 : 61-75

UNE ENSEIGNE DE VÉTÉRINAIRE CHERBOURGEOIS PEINTE PAR JEAN-FRANÇOIS MILLET EN 1841

par Hugues PLAIDEUX

Docteur vétérinaire, 19 rue Jallot, 50440 Beaumont-Hague
hugues.plaideux@free.fr

Communication présentée le 19 novembre 2011

Sommaire : Cet article évoque un tableau d'enseigne peint en 1841 pour un vétérinaire de Cherbourg par Jean-François Millet (1814-1875), le futur et célèbre auteur de *L'Angélus* et des *Glaneuses*. Perdu de vue à la fin du XIXe siècle, ce tableau, acquis en 1976 par l'Art Institute de Chicago, fut vendu en 1995 par Christie's à New York où il trouva acquéreur pour la somme de 442 500 dollars.

Mots-clés : *Jean-François Millet, Cherbourg, enseigne vétérinaire.*

Title : A Cherbourg veterinarian's sign-board painted by Jean-François Millet (1841)

Content : This paper presents a Cherbourg veterinarian's sign-board painted in 1841 by Jean-Francois Millet (1814-1875), the future and celebrated author of *The Angelus* and *The Gleaners*. Lost sight of in the late XIXth Century, this painting, acquired in 1976 by the Chicago Art Institute, was sold in 1995 by Christie's in New York for 442 500 dollars.

Keywords : *Jean-François Millet, Cherbourg, veterinarian's sign-board.*

> « [Millet] m'a dit qu'il avait suivi tous les degrés de la misère. Il a peint, m'a-t-il dit, des enseignes de sage-femme et de vétérinaire, et même sur toile la bataille d'Isly[1], pour une troupe de saltimbanques. »
>
> Philippe BURTY[2]

[1] La bataille de l'Isly (du nom d'un oued situé près de la frontière algéro-marocaine) opposa, le 16 août 1844, les troupes du maréchal Bugeaud à celles du sultan du Maroc. Elle marqua la fin théorique de la conquête de l'Algérie.

[2] BURTY, 1892, p. 300. Philippe Burty (1830-1890), écrivain et critique d'art (ROMAN D'AMAT, 1956).

Nombre d'artistes connus vécurent des débuts laborieux et furent parfois réduits, pour subsister, à composer des œuvres de circonstance, travaux alimentaires qui les contraignirent à peindre notamment des enseignes commerciales[3]. Des artistes consacrés ne répugnèrent pas non plus, toutefois, à se livrer aussi à ce type d'exercice. Il est loisible de citer, parmi les uns et les autres, les noms d'Holbein le Jeune[4], du Caravage[5], de Watteau[6], de Chardin[7], de Greuze[8], de Carle Vernet[9], de Prud'hon[10], de Gérard[11], de Boilly[12], de Delacroix[13], de Gavarni[14], de Courbet[15] et de bien d'autres, dont notamment Géricault et Jean-François Millet.

1. Des enseignes vétérinaires

Si tant est qu'elles aient existé, la documentation est quasi muette sur les enseignes de nos confrères de l'Antiquité, et il faut très probablement oublier à cet égard un bas-relief en marbre blanc d'époque gallo-romaine, conservé au musée Granet d'Aix-en-Provence, qui passa longtemps pour l'enseigne d'un membre de notre profession[16] (Fig. 1). Un dessin dressé par un antiquaire du XVIIIe siècle, Mazaugues, avant que cet objet ne soit amputé de sa partie inférieure par un collectionneur trop zélé, a permis de comprendre qu'il ne s'agissait en fait probablement que d'une portion de stèle funéraire décorée[17]. Jusqu'à l'émergence effective et nominale des vétérinaires à la fin du siècle des Lumières, il ne semble pas qu'hippiatres et « buiatres » se soient distingués des maréchaux[18] qui, quant à eux, étaient souvent accoutumés à signaler leur présence par des enseignes évoquant leur métier, formées de reliefs en pierre ou de panneaux peints. Le fer à cheval y apparaissait évidemment d'une manière prépondérante, symboliquement ou au naturel, notamment dans sa composition la plus achevée, le « bouquet de saint Éloi », fréquent surtout à partir du XIXe siècle, où était artistiquement disposé l'ensemble des fers à l'usage de l'artisan.

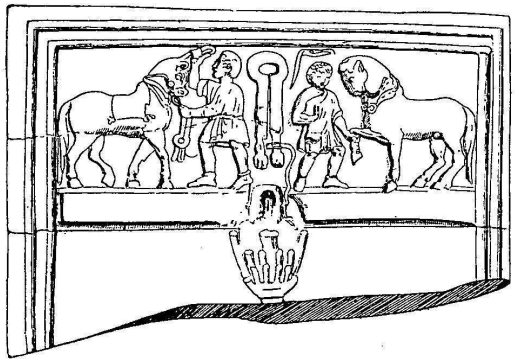

Figure 1 : Bas-relief gallo-romain (Aix-en-Provence, Musée Granet) (LAFAYE, 1916, p. 232).

À la fin du Premier Empire, et de façon très originale, c'est l'enseigne même du maréchal-ferrant de Rocquencourt, près de Versailles, que Théodore Géricault (1791-1824), artiste passionné par le cheval, peignit sur un panneau de bois, œuvre conservée au Kunsthaus de Zurich[19] (Fig. 2). Le maréchal[20] en personne,

[3] TROTEL-COSTEDOAT, 1999, p. 56.
[4] GROHN, 1987, p. 86-88, n°s 14A-14B, et pl. I.
[5] GRAND-CARTERET, 1902, p. XXIV.
[6] ROSENBERG, 1970, p. 122-123, n° 212, et pl. LX-LXIII ; GLORIEUX, 2002.
[7] D. C., 1867, col. 354-355 ; FOURNIER, 1884, p. 408-410 ; ROSENBERG, 1983, p. 70, n°s 1-1A.
[8] FOURNIER, 1884, p. 410-411.
[9] FOURNIER, 1884, p. 413 ; GRAND-CARTERET, 1902, p. 416, 440.
[10] GONCOURT, 1876, p. 267, 343 ; GRAND-CARTERET, 1902, p. 440.
[11] CUSSY, 1909, p. 46.
[12] GRAND-CARTERET, 1902, p. 440.
[13] FOURNIER, 1884, p. 417.
[14] FOURNIER, 1884, p. 349, 416 ; GRAND-CARTERET, 1902, p. 441.
[15] COURTHION, 1996, p. 131-133, n° 1050.
[16] ESPÉRANDIEU, 1907, p. 82, n° 104.
[17] LAFAYE, 1916, p. 232-233 ; ESPÉRANDIEU, 1925, p. 92-93 ; MOCCI et NIN, 2006, p. 461, n° 472, et fig. 591. Sur l'identification de l'instrument vétérinaire (émasculateur ou morailles ?) reproduit sur ce bas-relief, voir HEEREN, 2009.
[18] LECLAINCHE, 1955, t. 1, p. 177 ; POULLE-DRIEUX, 2007, p. 5.
[19] *Le Maréchal-ferrant* (*Der Hufschmied*) (125 x 103 cm) : BAZIN, 1989, p. 36-37 ; p. 157, n° 750 ; ANONYME, 1991, p. 49, n° 84 ; p. 344, n° 53 ; GRUNCHEC, 1999, planche XVI et p. 97, n° 68bis.

brochoir en main droite, y maîtrise d'une ferme main gauche un cheval quelque peu rétif…

Figure 2 : Théodore Géricault, *Enseigne de Joseph Fouré, maréchal-ferrant à Rocquencourt* (v. 1813) ; huile sur bois, 125 x 103 cm (Zurich, Kunsthaus).

Plus communément, l'enseigne put se borner à la seule succincte mention du nom et du métier. Dans une toile intitulée *La Forge*, datable des années 1821-1822 et aujourd'hui détenue au Wadsworth Atheneum d'Hartford (Connecticut)[21], le même Géricault a laissé un tableau significatif à cet égard (Fig. 3).

Figure 3 : Théodore Géricault, *La Forge* (v. 1821) ; huile sur toile, 51 x 61 cm (Hartford, Wadsworth Atheneum).

Il a représenté une scène classique de village, scène encore bien familière à chacun de nous il y a quelques décennies. Un cheval, à la porte de la forge, s'apprête à subir la ferrure tandis qu'un jeune aide soulève son antérieur gauche. L'enseigne du praticien se limite, au fronton, aux simples mots : « Blanchet, maréchal exper[t] et vétérinaire[22] », accostés de trois fers en triangle.

[20] Cette enseigne fut vendue le 17 novembre 1825 à l'hôtel de Bullion comme « Portrait en pied du sieur Fouret, maréchal-ferrant à Rocancourt [*sic*] près Versailles. » (BAZIN, 1989, p. 36). Nous identifions ce personnage comme Joseph Fouré (Souligné-sous-Vallon, auj. Souligné-Flassé (Sarthe), 31 octobre 1777 - Rocquencourt (Seine-et-Oise, auj. Yvelines), 16 mars 1867) (Arch. dép. Sarthe, 1 Mi 174 R 3 ; Arch. dép. Yvelines, État civil, cote 1140204). Il fut maire de Rocquencourt de 1826 à 1829 (GUIBERT, 1896, p. 178).

[21] *La Forge* (*The Village Forge*) (51 x 61 cm) : ANONYME, 1991, p. 230, n° 62 ; p. 392, n° 243 ; BAZIN, 1997, p. 46-47 ; p. 223-224, n° 2549 ; GRUNCHEC, 1999, planche LXI, et p. 118, n° 210.

[22] Les vétérinaires qui ont encore connu récemment l'existence, sinon la concurrence des maréchaux-experts relevant de la loi du 17 juin 1938, pourraient être surpris de l'apparente ambiguïté de cette dénomination. Au début du XIXe siècle, en revanche, la terminologie demeurait encore quelque peu flottante. Le titre délivré aux brevetés des Écoles vétérinaires, sous l'Ancien Régime, semble avoir été successivement « Maréchal privilégié du Roi » puis « Privilégié du Roi en l'art vétérinaire » tandis que, par ailleurs, la dénomination de maréchal expert était couramment appliquée aux vétérinaires militaires ainsi qu'aux maréchaux civils traitant les animaux. Un arrêt du Conseil d'État du Roi, daté du 2 mai 1781 et relatif à la province de Champagne, autorisa les anciens élèves à « prendre le titre de Privilégié du Roi en l'Art vétérinaire et d'en faire mettre l'écriteau sur leur porte ». Avant la Révolution, on rencontre par ailleurs couramment le titre d' « artiste vétérinaire », qui se maintint dans les faits bien après le décret impérial de 15 janvier 1813 qui créa quant à lui, d'une part, des « médecins vétérinaires » (cinq années d'études) et, d'autre part, des « maréchaux vétérinaires » (trois années d'études), pouvant eux-mêmes former des maréchaux experts. L'ordonnance du 1er septembre 1825 fixa la durée des études à quatre années, couronnées par le seul titre de vétérinaire

Au XIXe siècle, les données se réduisent surtout aux incessants conflits liés à l'utilisation abusive, sur les enseignes elles-mêmes, du mot « vétérinaire » par empiriques et profanes. Des querelles sémantiques entre les formes nominative et adjective de ce mot vont alors se traduire en des jugements contradictoires nourrissant une jurisprudence encore bien hésitante[23]. Dans le même temps, il est probable, même si la documentation est quelque peu lacunaire[24], qu'il dut exister plus d'un exemple d'une certaine originalité en matière d'enseigne vétérinaire, tel ce panneau de bois sculpté, conservé au musée Carnavalet, où s'ébattent singe et lévrier en compagnie des animaux de la ferme, et où l'on peut lire : « Émile Beaumont, praticien vétérinaire »[25] (Fig. 4).

Au-delà de l'enseigne même, une lithographie, datée de mai 1905 et due au talent de l'artiste suisse Théophile-Adolphe Steinlen (1859-1923)[26], est un beau témoignage publicitaire de l'Art nouveau en faveur de la clinique Chéron, avenue de l'Opéra, dont l'activité était dédiée aux animaux de compagnie, à la satisfaction de leurs élégantes maîtresses (Fig. 5).

En dehors de la réglementation spécifique générale des enseignes propre à chaque municipalité, les premiers impératifs concernant notre signalement professionnel furent issus du code de déontologie promulgué sous le gouvernement de Vichy suite à la création, par la loi du 18 février 1942, de l'Ordre des vétérinaires.

Figure 4 : Enseigne de praticien vétérinaire (XIXe siècle) ; bois polychrome, 70 x 125 cm (Paris, Musée Carnavalet).

Figure 5 : Lithographie de Théophile-Adolphe Steinlen ; 197 x 140 cm, mai 1905.

Proscrivant « l'apposition d'enseignes ou de plaques d'apparence commerciales », le code autorisa une plaque professionnelle dont les côtés ne pouvaient excéder 50 cm[27]. Maintenu dans les mêmes termes à la Libération, le code

(RAILLIET et MOULÉ, 1908, p. 619, 621, 629 ; BRION, 1970, p. 281 ; HUBSCHER, 1999, p. 47-49). Pour approfondir la question, il y aurait une intéressante recherche à effectuer sur les différentes dénominations professionnelles usitées avant 1825 en les rapprochant de la formation effective des intéressés. Il est probable que serait révélée une certaine diversité en fonction de l'époque et des lieux.

[23] RAILLIET et MOULÉ, 1908, p. 634 ; BRION, 1970, p. 284 ; VILLEMIN, 1982, p. 254, 257-258 ; HUBSCHER, 1999, p. 50-52.

[24] Voir toutefois notamment VILLEMIN, 1982, p. 161.

[25] WILLESME, 1996, p. 47, n° 68.

[26] 197 x 140 cm. CRAUZAT, 1913, p. 137-138, n° 511.

[27] BRION, 1943, p. 340. L'essai pionnier de *Déontologie vétérinaire* de THIERRY (1876) n'évoque pas le sujet.

octroya en sus, dans sa mouture de 1966, la faculté d'apposer « une enseigne lumineuse blanche, à tranche bleu clair, non clignotante, en forme de croix dont les branches mesurent 65 cm de longueur, 25 cm de largeur et 15 cm d'épaisseur et comportant sur fond de caducée vétérinaire les seuls mots « Vétérinaire » ou « Docteur Vétérinaire » en lettres bleu foncé. »[28] Enfin, la version du code de 1992 autorisa quant à elle, en outre, « une enseigne lumineuse rectangulaire, fixe et non clignotante, d'une dimension maximale de 2 m de long et de 1 m de haut, ou de 3 m de long sur 50 cm de haut, portant la mention « cabinet vétérinaire » ou « clinique vétérinaire » en caractères n'excédant pas 16 cm, noirs ou bleus sur fond blanc. »[29]

L'application toute prochaine de la directive « Services », issue du droit européen, sera évidemment appelée à remettre en question cette réglementation jugée actuellement satisfaisante par les uns, et trop restrictive par les autres.

2. Les débuts cherbourgeois de Jean-François Millet (1814-1875) (Fig. 6)

Universellement connu aujourd'hui comme le créateur de *L'Angélus* et des *Glaneuses*, le futur « cofondateur » de l'École de Barbizon naquit le 4 octobre 1814 à Gruchy, hameau de la commune de Gréville[30] situé à seize kilomètres à l'ouest de Cherbourg, au cœur de la Hague. Issu d'une famille de laboureurs relativement aisés, aîné d'une fratrie de neuf enfants, Millet fut très tôt remarqué pour ses dons et fut initié au dessin à Cherbourg par les maîtres locaux de l'époque, Bon Dumoncel[31] et Lucien Langlois[32]. Il poursuivit son cursus à Paris dans l'atelier de Paul Delaroche, un ancien élève de Gros.

Figure 6 : Jean-François Millet, *Autoportrait* (1841) ; huile sur toile, 73 x 60 cm (Cherbourg, Musée Thomas-Henry).

Fort d'avoir acquis une bonne maîtrise de son art, il regagna Cherbourg lors de l'hiver 1840-1841 (Fig. 7), prit pension au cœur de la ville chez l'horloger bijoutier Georges

[28] BRION, 1970, p. 338.

[29] Décret 92-157 du 19 février 1992 (*Journal officiel* du 22 février 1992). Ces dénominations, correspondant à des exigences précises, notamment quant au matériel et aux locaux, furent complétées en 2003 par celle de « centre hospitalier vétérinaire » (décret 2003-967 du 9 octobre 2003 ; *Journal officiel* du 11 octobre 2003).

[30] Manche, arr. Cherbourg, cant. Beaumont-Hague.

[31] Bon Dumoncel *alias* Dumouchel *alias* Moucel (Cherbourg, 8 octobre 1807 - 14 mars 1846). (Arch. dép. Manche, 5 Mi 637 et 655). Il avait été l'élève de David. « Selon une tradition orale conservée par les descendants d'une ancienne famille du Cotentin, les Doré-Fournerie, le père de J.-F. Millet aurait été circonvenu et aurait cédé aux pressantes sollicitations d'un membre de cette famille, vétérinaire de son état. Il semble vraisemblable que Millet et son père n'aient pas trouvé seuls le chemin de l'atelier de Bon Dumouchel qui fut, à Cherbourg, le premier initiateur du jeune artiste. » (LEPOITTEVIN, 1990, p. 16, note 14 ; 2002, p. 22). Cette tradition orale, remontant à plus de cent trente années lorsqu'elle fut recueillie, est-elle fiable ? Quoi qu'il en soit, et sauf confusion dans les rôles, le vétérinaire évoqué ne pouvait qu'être distinct de celui évoqué ci-après.

[32] Lucien-Théophile-Ange-Sosthène Langlois, dit Langlois de Chèvreville (Mortain, 1802 – Paris, 1845) (Arch. dép. Manche, 5 Mi 2027-2028). Il avait été l'élève de Gros.

Fournerie[33], rue de la Vase (aujourd'hui rue du Commerce), et se consacra essentiellement à la peinture de portraits auprès de sa parentèle, de son voisinage et de la bourgeoisie locale[34]. La municipalité de Cherbourg, qui l'avait naguère encouragé dans ses études par l'octroi d'une bourse, lui commanda le portrait posthume de son ancien maire, le colonel du génie Paul-Honoré Javain. Gageure pour l'artiste : on ne lui avait fourni comme modèle qu'une miniature ancienne, d'ailleurs peu fidèle. Cette œuvre, une fois achevée, n'eut pas l'heur de plaire aux édiles qui excipèrent de son manque de ressemblance pour refuser la toile et le paiement du prix fixé[35].

Figure 7 : Bon Dumoncel, *Cherbourg, Grande-Rue* (1838), huile sur toile, 71 x 56 cm (Cherbourg, Musée Thomas-Henry).

À l'issue de ses tribulations avec la municipalité, qui semblent avoir localement quelque peu entamé son crédit, Millet fut amené à peindre des enseignes, notamment *La Petite Laitière* pour un magasin de nouveautés, sur laquelle nous reviendrons, et *Un matelot* pour un marchand voilier. Dans un registre plus classique, il créa pour le docteur Asselin, maire d'Éculleville, une *Sainte Barbe enlevée au ciel*, aujourd'hui conservée au musée des Beaux-Arts d'Angers et inspirée de *L'Assomption de la Madeleine* de Ribera. Plus tard, à Paris, il peignit pour trente francs l'enseigne d'une sage-femme[36] et représenta pour le même prix *la Bataille de l'Isly*, déjà évoquée en épigraphe, pour une troupe de saltimbanques[37]. À Barbizon en 1851, Millet renoua, mais cette fois sans contrainte, avec cet art dit mineur. Il peignit la Vierge, sous son vocable de Notre-Dame-de-Lorette, pour le tableau d'enseigne d'un magasin parisien de nouveautés situé à l'angle de la rue de même nom et de la rue Saint-Lazare. Le propriétaire, Paul-François Collot, était un client de l'artiste, qui fit également son portrait[38]. À cette occasion, Millet reconnut avoir pris d'ailleurs plaisir à ce travail, semble-t-il peu contraignant, et bien évidemment moins tributaire qu'autrefois d'une pressante nécessité pécuniaire : « Je voudrais que tout individu ayant une boutique me fasse faire une enseigne » écrivait-il à son condisciple Marolle[39].

3. Charles-Ambroise Point (1818-1889), vétérinaire (Fig. 8)

Issu d'une famille de vignerons originaires de Vernantois près Lons-le-Saunier, Claude-Christophe Point[40] rejoignit à Cherbourg son

[33] MIQUEL, 1975, p. 578.
[34] LEPOITTEVIN, 1971, p. XXV-XXVII, et pl. 18-59.
[35] Sur cet épisode, voir EMANUELLI, 1906.

[36] SENSIER et MANTZ, 2005, p. 97.
[37] MOREAU-NÉLATON, 1921, t. 1, p. 44.
[38] Le tableau d'enseigne (huile sur toile, 232 x 133 cm), comme le portrait (65 x 54 cm) sont aujourd'hui conservés au musée des Beaux-Arts de Dijon (MOREAU-NÉLATON, 1921, t. 1, fig. 73 et 74 ; GRANVILLE, 1975 ; SENSIER et MANTZ, 2005, p. 115 et 119 ; LEPOITTEVIN, 2005, t. 1, p. 42, n°s 59-60 ; p. 48, n° 70).
[39] Lettre de Millet à Marolle, 19 juillet 1851 (MOREAU-NÉLATON, 1921, t. 1, p. 97 ; LEPOITTEVIN, 2005, t. 1, p. 40, n° 54).
[40] Claude-Christophe Point, né à Vernantois [Jura, cant. Lons-le-Saunier] le 19 janvier 1788, mourut à Cherbourg le 1er janvier 1849. Veuf en 1819, il s'était remarié à Hardinvast, le 16 septembre 1820, avec Marie-Françoise Delaville (1802-1855) dont il eut cinq enfants parmi lesquels deux fils, Claude-Eugène (1824-1849) et Jacques-Victor (1828- ?),

demi-frère François, premier représentant de cette famille jurassienne en Haut-Cotentin, qui, soldat en garnison au 7e régiment de Toul-Artillerie, y avait obtenu son congé, s'y était marié en 1782 et s'y était installé comme boucher[41].

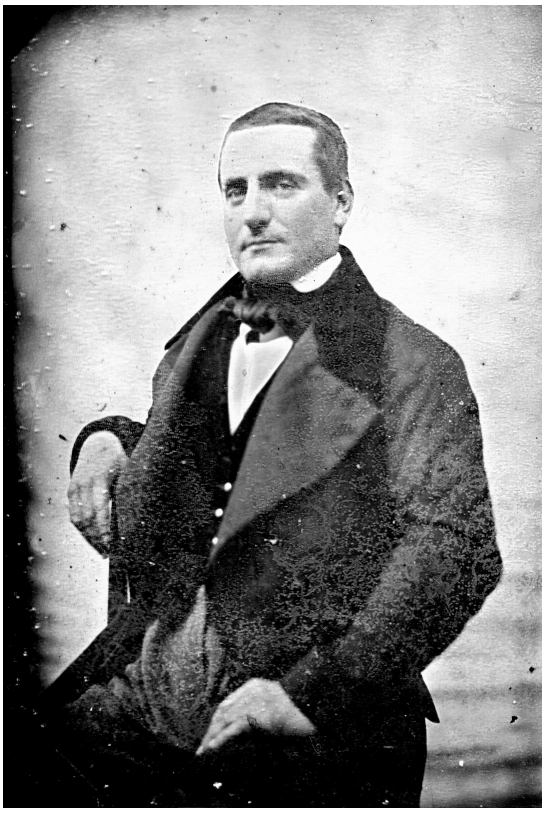

Figure 8 : Charles-Ambroise Point (1818-1889) ; daguerréotype vers 1850 (coll. M. et Mme Jean-Louis Marsset).

Également boucher et marchand herbager à Cherbourg sous l'Empire, Claude-Christophe Point épousa, le 25 mars 1813, Marie-Catherine Loir, âgée de vingt ans, fille d'un laboureur de la commune voisine de Tourlaville. De leur union naquit un autre François, futur cultivateur. Après deux filles qui moururent en bas âge vint à son tour au monde Charles-Ambroise, le 29 septembre 1818[42].

À l'issue de bonnes études secondaires au collège de Cherbourg, Charles Point gagna l'École royale vétérinaire d'Alfort le 1er octobre 1837, où il subit avec succès les épreuves de l'examen d'entrée. Classé trente-quatrième sur quatre-vingt-quatorze à la fin du premier semestre de sa scolarité, il se hissa à la quatrième place lors du second semestre et obtint un premier accessit[43]. L'année scolaire suivante, il conquit la troisième place et acheva l'année avec le deuxième prix. Ses excellents résultats lui permirent entre-temps d'obtenir une demi-bourse départementale[44]. Lors de l'année 1839-1840, Charles Point, en tête des cinquante-neuf élèves de sa promotion, fut lauréat du premier prix[45]. Sa quatrième et dernière année de scolarité fut malheureusement totalement perturbée. La discipline quasi militaire de l'École, appuyée sur un règlement draconien mis en œuvre par le surveillant en chef, Jean-Baptiste Faulconnier, n'était évidemment pas toujours acceptée sans récriminations. Une révolte des élèves avait déjà éclaté en mars 1840. La découverte de sable dans un plat de choux, le 8 février 1841, justifia un tumulte bientôt réprimé, six jours plus tard, par une consigne générale des élèves de troisième et de quatrième année. Le jour de la consigne, ils refusèrent d'obtempérer et se barricadèrent dans les dortoirs. Le 16 février, ils se groupèrent deux par deux, forcèrent le grand portail et gagnèrent Paris. Revenus le lendemain à l'École, ils la trouvèrent occupée par un détachement de gendarmerie tandis que le directeur, Eugène Renault, leur signifiait un arrêté ministériel ordonnant leur licenciement général. Si les élèves militaires furent directement expédiés dans des régiments de cavalerie, les élèves civils, dont Charles Point, furent renvoyés dans leurs familles[46]. Compte tenu de ses excellents résultats antérieurs, Charles Point fut toutefois autorisé, par une décision ministérielle du 17 août 1841, à se présenter devant le jury de l'École vétérinaire de Toulouse pour subir l'examen final.

qui seront également bouchers (Arch. dép. Manche, 5 Mi 657, 711). Le contrat de son second mariage faisait état d'un mobilier personnel estimé 15 000 francs (Arch. dép. Manche, 5 E 19636, notariat de Cherbourg, 3 août 1820).

[41] MARSSET, 1999.

[42] Arch. dép. Manche, 5 Mi 641.

[43] « Distribution des prix à l'École royale vétérinaire d'Alfort [26 août 1838] », *Recueil de médecine vétérinaire pratique*, 1838, p. 514.

[44] Nous n'avons pas trouvé de dossier à son nom parmi les demandes de bourses émanant de candidats originaires du département de la Manche (Arch. nat., F10 1353, École vétérinaire d'Alfort, nomination d'élèves, Manche, 1836-1837).

[45] Arch. dép. Val-de-Marne, 1 ETP 108, École vétérinaire d'Alfort, Registre de contrôle des élèves (1837-1852).

[46] RAILLIET et MOULÉ, 1908, p. 490-491.

Gagnant le Languedoc, sans nul doute depuis Cherbourg et dans les conditions de transport de l'époque – c'était encore le temps des diligences –, il soutint avec brio les épreuves et obtint son diplôme le 31 août 1841[47] (Fig. 9). Charles Point s'installa vétérinaire à Cherbourg peu après son retour et c'est à son intention, probablement sur la demande de son père, boucher rue de la Vase, que Jean-François Millet peignit l'enseigne que nous allons maintenant évoquer.

ÉCOLE ROYALE VÉTÉRINAIRE

N° D'ORDRE.

DIPLÔME DE VÉTÉRINAIRE.

Figure 9 : Diplôme de Charles-Ambroise Point (coll. M. et Mme Jean-Louis Marsset)

4. L'enseigne : cheval, laitière et paysage haguais (Fig. 10)

Cette huile sur toile[48] de grande taille (166,4 x 196,8 cm) a pour décor un paysage de la Hague, au matin. Et plus précisément, semble-t-il, une vue nord-est, croquée depuis les hauteurs environnant le hameau Gruchy à Gréville, patrie de Millet. L'arrière-plan montre quelques maisons groupées en contrebas avec, au-delà, la mer et la rade de Cherbourg. Au premier plan, un étalon, dont la taille est amplifiée par un effet de contre-plongée, crève véritablement l'écran. Ce cheval bai, doté d'une large liste et de quelques balzanes, campé sur ses antérieurs tendus et presque joints, la tête haut portée, la crinière échevelée, le fouet incliné à gauche, donne une impression dynamique, comme s'il venait de stopper brusquement sa course[49]. Certains ont même cru le voir hennir ! En remarquant combien l'artiste a su traduire la puissance et l'instantanéité de ce surgissement, on ne peut s'empêcher, avec l'historien de l'art Lucien Lepoittevin, de rapprocher cette œuvre du *Cheval effrayé par l'orage* de Delacroix (1824), conservé au musée des Beaux-Arts de Budapest[50].

Contrairement à Géricault, Millet ne fut pas un spécialiste du cheval dont apparaît ici, semble-t-il, la première représentation qui lui soit attribuable. Lucien Lepoittevin a pu toutefois, parmi les quelques huiles et dessins où se manifeste ce thème, distinguer trois périodes successives caractéristiques dans son interprétation par Millet : une phase romantique et baroque jusque vers 1854-1855 (le présent tableau, *Mazeppa*, *La Poursuite*, *La Charrette*) ; une phase classique jusque vers 1863 (*Des Glaneuses*), puis enfin une phase objective, ou plutôt « luministe »[51] pour laquelle nous pouvons par exemple citer *Le Cheval du paysan* ou *La Fin de la journée*.

Au second plan, à droite, une jeune femme, la « triolette[52] » normande, vient de traire deux vaches que l'on découvre en arrière, l'une paissant et l'autre couchée. S'avançant en se déhanchant légèrement, vêtue d'une chemise blanche, d'une robe de droguet ocre et d'un tablier carmin, elle soutient la cruche en cuivre de son épaule gauche.

[47] Arch. dép. Haute-Garonne, 4 ETP 60 (cote provisoire), École vétérinaire de Toulouse, Registre de matricule des élèves sortis entre 1841 et 1844, n° 659. L'âge moyen au diplôme était à l'époque d'environ 23 ans ½ (ZERLAUT, 1985, p. 65). Le diplôme de Charles Point, signé par Auguste Yvart, inspecteur général des Écoles vétérinaires, a été enregistré à Cherbourg en avril 1842 par le maire de l'époque, Nicolas Noël-Agnès (coll. M. et Mme Jean-Louis Marsset).

[48] Une bonne reproduction pleine page en couleurs a été donnée par BOURET, 1972, p. 155.

[49] À l'issue de cette communication, M. le Professeur Degueurce a souligné les libertés prises par l'artiste avec la réalité. Usant d'une pratique très courante dans l'Art, à savoir un anthropomorphisme propre à donner davantage de caractère au sujet, Millet a procédé au basculement des yeux du cheval vers l'avant, créant ainsi un regard, ainsi qu'à un rapetissement des oreilles renforçant l'expressivité de ce regard humanisé.

[50] LEPOITTEVIN, 1973, p. 44 et 49, pl. 37 et 38.

[51] LEPOITTEVIN, 1973, p. 90-95 ; 1990, p. 51-53 ; 2002, p. 94. Voir également MURPHY, 1995, et SOUTHGATE, 2000.

[52] BOURDON, 1993, p. 310.

Figure 10 : Jean-François Millet, *Le Cheval* (1841)
Huile sur toile, 166 x 197 cm (coll. particulière).

L'équilibre de cette lourde « canne[53] à lait », traditionnellement obturée par une touffe d'herbe, est maintenu par son bras gauche relevé sur la hanche et par une lanière, fixée à la cruche, passant sur sa coiffe aux ailes flottantes et dont l'extrémité en boucle est retenue à son avant-bras droit.

Ce thème de la « laitière normande », très significatif chez Millet car probablement fort riche en réminiscences personnelles, l'accompagnera tout au long de sa carrière. On retrouvera en effet nombre de variantes de cette véritable icône en son œuvre, y compris dans un dernier tableau, *Laitière normande à Gréville* (1874), laissé inachevé en son atelier au moment de sa mort[54] et conservé aujourd'hui au musée d'Orsay[55]. À l'époque même où il travaillait pour Charles Point, Millet créa l'enseigne d'un magasin de nouveautés, tenu à Cherbourg par son futur beau-frère Eugène-Félix Le Courtois[56], où figurait précisément, comme sujet principal, cette « laitière normande » dont un aperçu nous est sans nul doute donné dans une aquarelle, aujourd'hui disparue[57], où la jeune femme

[53] BOURDON, 1993, p. 65.
[54] PLAIDEUX, 2011, p. 19, note 69.
[55] HERBERT, 1980. L'hypothèse, avancée par Maura Coughlin, de la reprise par Millet d'un thème exogène ne nous paraît pas convaincante (COUGHLIN, 2003).
[56] LEPOITTEVIN, 1973, p. 55 note 2. Millet et Le Courtois épousèrent, respectivement en 1841 et 1842, les deux sœurs Ono dit Biot, filles d'un maître tailleur cherbourgeois (Arch. dép. Manche, 5 Mi 652 et 653).
[57] LEPOITTEVIN, 1973, p. 55-56, dont photographie reproduite p. 49, pl. 39, et par HERBERT, 1980, p. 14, fig. 1. Cette aquarelle se trouvait vers 1881 dans un album ayant appartenu à José Barrière, professeur de musique. Sur ces clichés effectués à

adopte la même attitude que dans l'enseigne vétérinaire (Fig. 11).

Figure 11 : Jean-François Millet, *La Laitière normande* (v. 1841) (Bibl. mun. Cherbourg, cliché, vers 1881, d'une aquarelle aujourd'hui disparue)

5. Destinée du tableau

Charles-Ambroise Point exerça à Cherbourg de 1842 à 1850[58]. Renonçant à la pratique vétérinaire après la mort de son frère aîné François, il lui succéda dans l'exploitation héritée de leur grand-père maternel au hameau Bourbourg de Tourlaville. Il fit construire une maison de maître[59], se consacra à l'élevage[60] et surtout au maraîchage, notamment à la culture des choux, des choux-fleurs et des pommes de terre. À cette époque où la cote de Millet stagnait encore parmi les peintres du commun, il échangea avec l'horloger Fournerie la belle enseigne devenue désormais inutile contre… une pendule[61] ! Le 16 juin 1857, il épousa Émilie Ribet, la ravissante fille d'un charpentier de marine devenu facteur des messageries. Malgré les sollicitations réitérées du sous-préfet et de ses concitoyens, il refusa la charge de maire de Tourlaville, se vouant totalement à la conduite de son exploitation jusqu'à sa mort survenue le 30 novembre 1889. Son fils François (1861-1917), en lui succédant, développa avec succès l'entreprise de maraîchage[62].

Georges Fournerie mourut quant à lui à Cherbourg le 14 janvier 1862. Une semaine plus tard, lorsque fut dressé son inventaire après décès, le notaire nota la présence dans l'arrière-boutique de « trois tableaux peints à l'huile »[63], sans autre précision.

Vers 1880, le bibliothécaire-archiviste de la ville de Cherbourg, Gustave Amiot[64], projetant semble-t-il d'écrire un ouvrage sur Millet, entreprit de recenser et de faire photographier ses œuvres de jeunesse subsistant dans la région[65]. Il entretint à ce propos une

---

la diligence de Gustave Amiot, voir *infra* note 65 et 69.

[58] Arch. mun. Cherbourg, XIXe s., 3 F 3, registre des patentes ; « Tableau des vétérinaires brevetés qui sont établis dans la Manche », *Mémorial administratif à l'usage de MM. Les maires du département de la Manche*, Saint-Lô, Elie Fils, t. 14, 1842-1843, p. 240 (tableau du 25 février 1843) ; t. 15, 1844-1845, p. 23 (3 février 1844) ; t. 17, 1848-1849, p. 15 (1er janvier 1848), p. 421 (1er janvier 1849) ; t. 18, 1850, p. 138 (août 1850). Dans le département voisin du Calvados, de 1842 à 1913, compte tenu des carrières « écourtées par le surmenage et la mort », 42 % des vétérinaires exercèrent moins de onze années (ZERLAUT, 1985, p. 68).

[59] Son contrat de mariage signale ses apports : celui de cette maison, construite sur un terrain acquis de Félix Guerrand et de son épouse née Fournel, ainsi que « divers objets mobiliers à son usage et à l'usage de la culture des terres qu'il fait valoir » estimés 4 000 francs (Arch. dép. Manche, notariat de Tourlaville, 5 E 20404, 13 mai 1857). La maison, agrandie à la fin du XIXe siècle, est située 818 rue Wilson à Tourlaville.

[60] Il obtint notamment une seconde prime au concours annuel de vaches organisé par la Société d'agriculture de l'arrondissement de Cherbourg le 25 septembre 1862 (*Annuaire du département de la Manche*, t. 35, 1863, p. 79 et 84).

[61] La fameuse pendule se trouvait toujours encastrée dans un mur de la maison lors de sa vente en 1982 (renseignement fourni par M. Jean-Louis Marsset).

[62] POINT, 1905 ; MARSSET, 1999 ; ANONYME, 2001.

[63] Arch. dép. Manche, notariat de Cherbourg, 5 E 19259, 21 janvier 1862.

[64] Gustave Amiot (Cherbourg, 1836-1906), bibliothécaire-archiviste de la ville de 1879 à 1905 (EMANUELLI, 1910). Il fut l'auteur de l'excellent *Catalogue méthodique de la Bibliothèque communale de Cherbourg* (t. 1, 1885, 716 p. ; t. 2, s.d. [1908], 510 p.), et de l'*Inventaire analytique des archives de la ville de Cherbourg antérieures à 1790* (1900, 437 p.).

[65] Ces photographies sont conservées à la Bibliothèque municipale de Cherbourg (carton

correspondance avec le critique d'art parisien Durand-Gréville[66]. Parmi les nombreux portraits reproduits en sépia apparaissait, quelque peu incongru dans cet aréopage, le fameux tableau représentant un cheval. Lors de la recherche menée par Amiot, cette toile se trouvait chez Mme Guerrand[67], veuve de l'horloger Georges Fournerie. Les notes d'Amiot précisent : « Cheval. Enseigne peinte pour M. Point[68], vétérinaire »[69].

À l'orée du XXe siècle, la société parisienne éprouvait un certain engouement pour les vieilles enseignes, comme en témoignait le rédacteur en chef du *Bouais-Jan*, revue des Normands « exilés » à Paris :

« *On s'occupe beaucoup à Paris, sous l'inspiration du peintre Detaille, de faire revenir le goût des enseignes avec tableaux, médaillons, sculptures, etc. On a cherché à ce propos à se rappeler un certain nombre d'enseignes artistiques et originales qui donnaient un cachet pittoresque aux vieilles rues de la capitale. Disons à cette occasion que Cherbourg a eu lui aussi des enseignes remarquables ; si le grand peintre Millet fut contraint par le besoin d'en faire quelques-unes à Paris, les vieux Cherbourgeois comme moi se souviennent qu'il y a cinquante ans environ on voyait rue de la Vase, sur la maison de nouveautés Lecourtois, une triolette la canne à l'épaule et le poing sur la hanche, peinte par Millet. Qu'est devenue l'enseigne ? La pluie et le temps l'ont-ils détruite ? Je laisse le soin aux amis du passé que compte Cherbourg de rechercher l'œuvre de notre célèbre compatriote.* »[70]

Si la version enseigne de *La Laitière normande* semble avoir définitivement disparu, *Le Cheval* fit quant à lui une apparition publique, du 24 novembre au 7 décembre 1902, dans le cadre d'un concours d'enseignes organisé à la salle Saint-Jean de l'Hôtel de Ville de Paris[71]. L'on put lire peu après dans le *Bulletin de L'Art pour tous* :

« *Enfin, une enseigne de Millet, du peintre de l'Angélus, des paysannes de Moret et des coins délicieux de Fontainebleau ! Cette enseigne constituée par un tableau qu'exécuta l'artiste dans sa prime jeunesse représente un paysage avec deux femmes dans les champs et une vieille ferme dans le fond. Sur le tout se détache un cheval hennissant et la crinière hérissée. C'était l'enseigne d'un vétérinaire de Cherbourg ; ce tableau dont l'existence était connue des amateurs et que l'on recherchait vainement depuis plusieurs années, fut apporté au concours par le petit-fils du vétérinaire, ancien propriétaire de l'enseigne.* »[72]

« Jean-François Millet »). Voir leur inventaire par Amiot cité *infra* note 69. L'une d'elles reproduit le dessin non légendé d'une église que nous identifions comme celle de Biville (cant. Beaumont-Hague).

66 Alix-*Émile* Durand (Montpellier, 1838 - Paris, 1914), dit Durand-Gréville après son mariage avec l'écrivain Alice Fleury (1842-1902) dite Henry-Gréville. Il fut traducteur, critique d'art et astronome (*Revue archéologique*, 4e série, t. 23, 1914, p. 107 ; *L'Astronomie*, t. 28, 1914, p. 238 ; MARTAL, 1970).

67 Mme Guerrand, née Sophie-*Augustine* Dorey, conservait également des portraits, peints par Millet, de son premier mari (« M. Fournerie, ancien horloger à Cherbourg »), peut-être de son beau-père Jacques Fournerie (« M. Fournerie de Mortain »), et de sa propre sœur, ainsi qu'un dessin d'un groupe de moutons « fait en 1836 » (source citée *infra* note 69).

68 En transcrivant les notes (assez informes) de Gustave Amiot, et peut-être par attraction du patronyme de Simon Vouet (1590-1649), artiste représenté dans les collections du musée de Cherbourg, Lucien Lepoittevin a lu « Vouet » au lieu de « Point » (LEPOITTEVIN, 1973, p. 44, note 10).

69 Cherbourg, Archives du Musée d'art Thomas-Henry, dossier « Jean-François Millet/Amiot », « Liste des tableaux et dessins de Millet photographiés pour la Bibliothèque [dressée par Gustave Amiot vers 1881] ». Nous remercions Mme Louise Le Gall, conservatrice du Musée, et son adjointe Mme Brigitte Travert de nous avoir très aimablement facilité l'accès à ce dossier.

70 POUILLAT, 1902.

71 *La Chronique des arts et de la curiosité*, 1902, p. 196, 263, 294, 302-303.

72 FLEURY, 1903, p. 4. Deux erreurs sont à relever dans cette citation. Ne figure en effet dans le tableau qu'une femme, la « laitière normande », et non deux. Par ailleurs, la personne ayant présenté

Dix années plus tard, un petit-fils de Georges Fournerie transmettait des nouvelles du tableau à François Point, fils du vétérinaire :

« *Sèvres, le 17 juin 1912.*

« Mon cher Monsieur,

« Je viens de recevoir les renseignements que je m'empresse de vous communiquer. Le tableau de Millet mesure 1 mètre 65 de hauteur sur 1 mètre 95 de largeur. Il représente un cheval se cabrant [sic], la tête fièrement dressée, derrière lui la campagne normande et à droite une laitière au loin dans un pré. Le tableau en question avait été fait par Millet pour votre père qui l'a cédé pour une pendule, je crois, à mon grand père, horloger rue de la Vase à Cherbourg.

A. Fournerie
36, Grand-Rue à Sèvres (S.-et-O.) »[73]

À la fin des années soixante, *Le Cheval* se trouvait dans les collections de Liliane Ernout[74], fille d'un marchand de tableaux de Montmartre[75]. Il passa ensuite chez Wildenstein à New York[76]. Le 3 novembre 1976, James W. Alsdorf, président du conseil d'administration de l'Art Institute de Chicago, annonçait l'acquisition du tableau grâce aux fonds du legs Charles H. et Mary F. S. Worcester[77]. Les musées américains ont une habitude qui nous est heureusement encore presque inconnue, celle de renouveler périodiquement leurs collections. Le 1er novembre 1995, l'Art Institute mit en vente ce tableau à New York chez Christie's dans le cadre d'une vacation consacrée aux peintures, dessins, aquarelles et sculptures du XIXe siècle. *Le Cheval*, devenu *The Horse* depuis qu'il avait traversé l'Atlantique, y fut acquis pour la somme de 442 500 dollars, commission comprise, par un collectionneur privé[78].

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ANONYME, « François Point, un Tourlavillais dans le vent », *Reflets de Tourlaville*, n° 61, novembre 2001, p. 12-15.

ANONYME, *Géricault : exposition, Galeries nationales du Grand Palais, Paris, 10 octobre 1991 - 6 janvier 1992*, Réunion des musées nationaux, 1991, 409 p.

BAZIN Germain, *Théodore Géricault. Étude critique, documents et catalogue raisonné*, t. 3, Paris, La Bibliothèque des Arts, 1989, 269 p ; t. 7, Paris, Wildenstein Institute, 1997, 301 p.

BOURDON Jean-Paul, COURNÉE Alexandre, CHARPENTIER Yves, *Dictionnaire normand-français*, Paris, Conseil international de la langue française - Puf, 1993, 383 p.

BOURET Jean, *L'École de Barbizon et le paysage français au XIXe siècle*, Paris, La Bibliothèque des arts ; Neuchâtel, Ides et calendes, s.d. [1972], 272 p.

l'enseigne au concours de 1902 était vraisemblablement le petit-fils de l'horloger plutôt que celui du vétérinaire.

[73] Archives personnelles de M. et Mme Jean-Louis Marsset. Nous remercions très vivement M. et Mme Marsset (arrière-petite-fille de Charles-Ambroise Point) des documents familiaux qu'ils ont bien voulu aimablement mettre à notre disposition.

[74] WILDENSTEIN, 1969, n° 1. Liliane Ernout (Paris, 1926-1977), artiste dramatique, joua notamment dans le film *Pot-Bouille* (1957) avec Gérard Philipe. Résolument engagée dans la défense de l'Algérie française, elle fonda en 1959 le « Parti national-syndicaliste français », inspiré de la Phalange espagnole. Elle fut également rédactrice à l'hebdomadaire *Rivarol* (COSTON, 1979, p. 234 ; 1985, p. 215-216 ; 1998, p. 801). Elle publia un recueil de poèmes, *Jeux d'ombres*, préfacé par André Maurois et illustré d'un dessin de Carzou (Paris, Debresse, 1957, 53 p.).

[75] Georges Ernout (Lille, 1892 - Villeneuve-la-Garenne, 1963) fut aussi peintre amateur.

[76] WILDENSTEIN, 1976, n° 3.

[77] Archives de l'Art Institute of Chicago, « News Release from the Art Institute of Chicago », 1976, fol. 47-48. Voir également *The Connoisseur*, 1977, p. 210, et *Connaissance des arts*, 1977, p. 13.

[78] CHRISTIE'S, 1995.

BRION Abel, *Précis de jurisprudence vétérinaire*, Paris, Vigot Frères, 1943, 387 p.

BRION Abel, *Précis de législation vétérinaire*, Paris, Vigot Frères, 4e éd., 1970, 388 p.

BURTY Philippe, « Croquis d'après nature. Notes sur quelques artistes contemporains », *La Revue rétrospective*, nlle série, juil-déc. 1892, [Sur Millet, notes datées du 10 juin 1861], p. 298-303.

CHRISTIE'S, *19th Century European Paintings, Drawings, Watercolors and Scupture*, New York, 1st and 2 November 1995 [en ligne] [www.christies.com/ LotFinder/lot_details.aspx?intObjectID=343 906], consulté le 2 juin 2011.

Chronique des arts et de la curiosité (La), supplément à la *Gazette des Beaux-Arts*, 1902.

Connaissance des arts, n° 301, mars 1977, p. 13.

Connoisseur (The), vol. 194, n° 781, March 1977, p. 210-211.

COSTON Henry, *Dictionnaire de la politique française*, t. 1, nlle éd., Limoges, Flanant, 1998, 1088 p.

COSTON Henry, *Dictionnaire de la politique française*, t. 3, Paris, Publications Henry Coston, 1979, 742 p.

COSTON Henry, *Partis, journaux et hommes politiques d'hier et d'aujourd'hui*, 2e éd., Paris, Publications Henry Coston, 1985, 620 p.

COUGHLIN Maura, « Millet's Milkmaids », *Nineteenth-Century Art Worldwide*, vol. 2, n° 1, Winter 2003 [en ligne] [www.19thc-artworldwide.org/index.php/winter03/247-millets-milkmaids], consulté le 2 juin 2011.

COURTHION Pierre, *Tout l'œuvre peint de Courbet*, Paris, Flammarion, 2e éd., 1996, 144 p.

CRAUZAT Ernest de, *L'œuvre gravé et lithographié de Steinlen. Catalogue descriptif et analytique suivi d'un essai de bibliographie et d'iconographie de son œuvre illustré*, Paris, Société de propagation des livres d'art, 1913, XV-231 p.

CUSSY Chevalier de, *Souvenirs, publiés par le comte Marc de GERMINY*, Paris, Plon, t . 1, 2e éd., 1909, 417 p.

D. C., « Une enseigne peinte par Chardin », *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, n° 95, 10 déc. 1867, col. 354-355.

EMANUELLI François, « Correspondance inédite entre le peintre J.-F. Millet et le maire de Cherbourg (31 mars - 19 juillet 1841) », *Revue de Cherbourg et de la Basse-Normandie*, 1re année, n° 2, 15 déc. 1906, p. 62-75.

EMANUELLI François, « Gustave Amiot », *Mémoires de la Société nationale académique de Cherbourg*, t. 18, 1910, p. X-XVII.

ESPÉRANDIEU Émile, *Recueil général des bas-reliefs de la Gaule romaine*, t. 1, *Alpes-Maritimes, Alpes Cottiennes, Corse, Narbonnaise*, Paris, Impr. nationale, 1907, 489 p.

ESPÉRANDIEU Émile, *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine*, t. 9, *Gaule germanique (3e partie), et supplément*, Paris, Impr. nationale, 1925, 438 p.

FLEURY Paul, « Le concours d'enseignes », *Bulletin de L'Art pour tous*, n° 205, [non paginé, p. 4], dans *L'Art pour tous. Encyclopédie de l'art industriel et décoratif*, t. 42, janvier 1903.

FOURNIER Édouard, *Histoire des enseignes de Paris*, Paris, E. Dentu, 1884, XVI-458 p.

GLORIEUX Guillaume, *À l'Enseigne de Gersaint : Edme-François Gersaint, marchand d'art sur le pont Notre-Dame (1694-1750)*, Seyssel, Champ Vallon, 2002, VIII-585 p.

GONCOURT Edmond de, *Catalogue raisonné de l'œuvre peint, dessiné et gravé de P.-P. Prud'hon*, Paris, Rapilly, 1876, VIII-378 p.

GRAND-CARTERET (John), *L'Enseigne. Son histoire, sa philosophie, ses particularités*, Grenoble, H. Falque et F. Perrin, 1902, XXVIII-466 p.

GRANVILLE Pierre, « Notre-Dame-de-Lorette et l'effusion spirituelle chez Jean-François Millet », *La Revue du Louvre et des Musées de France*, 25e année, 1975, nos 5-6, p. 344-353.

GROHN Hans Werner, *Tout l'œuvre peint de Holbein le Jeune*, Paris, Flammarion, 2e éd., 1987, 112 p.

GRUNCHEC Philippe, *Tout l'œuvre peint de Gericault*, Paris, Flammarion, 2e éd., 1991, 160 p.

GUIBERT Louis, *Rocquencourt, ses origines, ses différents seigneurs, son histoire*, Paris, Cerf, 1896, 196 p.

HEEREN Stijn, « New views on the *forfex* of Virilis the veterinarian : shears, emasculator or twitch ? », Journal of Archaeology in the Low Countries, 1-1 (May 2009) [en ligne] [http://dpc.uba.uva.nl/cgi/t/text/get-pdf?c=jalc;idno=0101a05], consulté le 13 janvier 2012.

HERBERT Robert L., « *La Laitière normande à Gréville* de J.-F Millet », *La Revue du Louvre et des Musées de France*, 30e année, 1980, n° 1, p. 14-20.

HUBSCHER Ronald, *Les maîtres des bêtes : les vétérinaires dans la société française (XVIIIe - XXe siècle)*, Paris, Odile Jacob, 1999, 441 p.

LAFAYE Georges, [communication sans titre], *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France*, 1916, p. 230-233.

LECLAINCHE Emmanuel, *Histoire illustrée de la médecine vétérinaire*, Paris, Albin Michel, t. 1, 1955, 250 p.

LEPOITTEVIN Lucien, *Jean-François Millet*, t. 1, *Portraitiste, essai et catalogue*, Paris, Léonce Laget, 1971, LXVII p., 128 pl. ; t. 2, *L'Ambiguïté de l'image, essai*, id., 1973, 223 p., 143 ill. ; t. 3, *Bibliographie et sources*, Cherbourg, La Fenêtre ouverte, 1980, 177 p.

LEPOITTEVIN Lucien, *Jean-François Millet : images et symboles*, Cherbourg, Isoète, 1990, 166 p. texte repris, enrichi, dans LACAMBRE Geneviève (dir.), *Jean-François Millet : au-delà de l'Angélus. Colloque de Cerisy (5-8 oct. 2000)*, Paris, éd. de Monza, 2002, 391 p., p. 18-229.

LEPOITTEVIN Lucien, *Une chronique de l'amitié. Correspondance intégrale du peintre Jean-François Millet*, Le Vast, Jacqueline et Lucien Lepoittevin, 2005, t. 1, 325 p. ; t. 2, 360 p.

MARSSET Jean-Louis, *La famille Point*, dactyl., s.l.n.d. [1999], 10 p.

MARTAL L., « Émile Durand-Gréville », *Dictionnaire de biographie française*, t. 12, 1970, col. 695-696.

MIQUEL Pierre, *Le paysage français au XIXe siècle*, s.l., éd. de la Martinelle, t. 3, 1975.

MOCCI Florence et NIN Núria, *Carte archéologique de la Gaule*, nlle série, t. 13/4, *Aix-en-Provence, Pays d'Aix et Val de Durance*, Paris, Académie des inscriptions et belles-lettres, 2006, 870 p.

MOREAU-NÉLATON Étienne, *Millet raconté par lui-même*, Paris, Henri Laurens, 1921, t. 1, III-127 p. ; t. 2, 196 p. ; t. 3, 165 p.

MURPHY Alexandra R., [commentaire sur l'enseigne], voir *supra* CHRISTIE'S, 1995.

PLAIDEUX Hugues, « L'inventaire après décès et la déclaration de succession de Jean-François Millet », *Revue de la Manche*, t. 53, fasc. 212, 2e trimestre 2011, p. 2-38.

POINT François, « La culture maraîchère de Tourlaville », *Cherbourg et le Cotentin*, Cherbourg, Émile Le Maout, 1905, p . 413-432.

POUILLAT Valery, « Enseignes », *Le Bouais-Jan*, t. 6, n° 2, 23 janvier 1902, p. 31.

POULLE-DRIEUX Yvonne, « La médecine des chevaux ou "maréchalerie" dans l'Occident latin au Moyen Âge », *Bulletin de la Société française d'histoire de la médecine et des sciences vétérinaires*, n° 7, 2007, p. 4-25.

RAILLIET Alcide et MOULÉ Léon, *Histoire de l'École d'Alfort*, Paris, Asselin et Houzeau, 1908, 829 p.

ROMAN D'AMAT Jean-Charles, « Philippe Burty », *Dictionnaire de biographie française*, t. 7, 1956, col. 707.

ROSENBERG Pierre, *Tout l'œuvre peint de Watteau*, Paris, Flammarion, 1970, 132 p.

ROSENBERG Pierre, *Tout l'œuvre peint de Chardin*, Paris, Flammarion, 1983, 128 p.

SENSIER Alfred et MANTZ Paul, *La vie et l'œuvre de Jean-François Millet* [1re éd., Paris, A. Quantin, 1881, XI-402 p.], Bricqueboscq, éd. des Champs [rééd. augmentée et pagination modifiée], 2005, X-435 p.

SOUTHGATE M. Therese, « The Cover : Horse [by Millet] », *Journal of the American Medical Association*, vol. 283, n° 17, May 3, 2000, p. 2211.

THIERRY Émile, *Déontologie vétérinaire : devoirs et droits des vétérinaires*, Paris, P. Asselin, 1876, 340 p.

TROTEL-COSTEDOAT Karine, « Les enseignes en Normandie », *Patrimoine normand*, n° 28, août-sept. 1999, p. 52-57.

VILLEMIN Martial, *Les vétérinaires français au XIXe siècle*, Maisons-Alfort, Le Point vétérinaire, 1982, 320 p.

WILDENSTEIN, *J.-F. Millet (1814-1875). A Loan Exhibition in aid of the National Library for the Blind, 5 November - 5 December 1969*, London, Wildenstein and Co, 1969, XIV p.- 52 pl.

WILDENSTEIN, *A Selection of Paintings and Drawings by Jean-François Millet (1814-1875) from the Gallery's own Collection, February 11 - March 13, 1976*, New York, Wildenstein and Co, 1976, 4 p.

WILLESME Jean-Pierre, *Enseignes du musée Carnavalet – Histoire de Paris. Catalogue raisonné*, Paris, Paris-Musées, 1996, 128 p.

ZERLAUT Serge, *La situation du vétérinaire dans la société rurale du XIXe siècle en Basse-Normandie*, thèse doct. vét., Lyon, 1985, 113 p.